

Les larmes

Trauma et éthique du transfert

Vincent Rafis avec Amalia Rama

Collection(s) : *Sciences humaines*. Editions_Excès, Paris 2019

Présentation : Marie-Laure Dimon

*Ce texte a été exposé lors de la soirée de présentation de ce livre
par les Editions eXcès,
organisée par Sophie Wahnich qui représentait la maison d'édition,
en présence des auteurs.*

Cet ouvrage dans un style vif et structuré, stimule la créativité dans la clinique à travers le vertex psychanalytique et anthropologique, déjouant les ambiguïtés de la relation transfert-contretransfert ainsi que ses excès d'empathie, et l'éthique en fonde l'altérité. De prime abord, l'auteur laisse affleurer une pointe d'autodérision laissant advenir un écart particulièrement favorable à l'autoanalyse. Même si le psychisme du psychanalyste ne peut être tenu comme totalement neutre, même si son éthique fondée sur la séparation et la castration symbolique dans les termes de l'abstinence et de l'attention flottante, sont au fondement des références d'une cure analytique freudienne plus traditionnelle, disons plus œdipienne, il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui une autre conception de la cure est envisagée, plus centrée sur les origines de la psychanalyse, sur l'originaire, le monde de la sensorialité avec des références aux théoriciens tels que Ferenczi, Klein, Winnicott et Lacan... Ces théoriciens ouvrent le champ de l'expérience, entre psychanalyste et analysant, dans ce chemin de connaissance qui est pour l'analysant un champ d'élaboration du traumatisme pour ne pas y rester « cloué », dit l'auteur, et trouver ainsi une narrativité, un récit nouveau, lui permettant de surmonter la perte.

Vincent Rafis envisage la clinique du trauma, celle du traumatisme psychique, de l'après-coup, en lui laissant sa dimension pleine et entière dans la dynamique de la cure psychanalytique. Il fait ainsi saisir aux lecteurs à quel point l'individu se confronte à sa solitude essentielle dans l'après coup. Or, il s'agit d'emblée de décondenser par l'écart le trauma qui relance et impose aux origines de la vie psychique l'expression des fantasmes originaires, pivot de la relation transférentielle. Le trauma met aussi en mouvement le monde de l'originaire, celui de bouts de chair qui se rencontrent, les pictogrammes, selon Piera Aulagnier ; la sémiotique dirait Julia Kristeva en proposant une réflexion sur la signifiante¹. Ce monde de la sensorialité archaïque frappé du refoulement originaire n'est pas l'apanage des psychotiques, mais il demeure en tout un chacun car ces traces non métabolisées sont prêtes à ressurgir tout au long de notre vie.

Avec la clinique du trauma entre désastre de l'effondrement et investissement massif, adhésif de l'objet, l'auteur précise que le thérapeute devient le premier dépositaire de ces traces, douleurs impensables et innommables, dont la menace permanente redoutée ou avérée est celle d'une perte objectale. Ainsi la trame des élaborations permet-elle l'appréhension émotionnelle de l'objet primaire. Le

¹ Julia Kristeva part d'abord d'une réflexion sur le langage poétique (prose et poésie), elle étudie ensuite, dans l'ensemble des gestes significatifs, « le processus dynamique par lequel des signes se chargent ou changent de signification ».

thérapeute est à l'écoute dans le transfert mais aussi à l'écoute de son contre-transfert, éveillant ainsi sa part traumatique. Cette co-recherche dans un double versant éthique s'acquiert par la reconnaissance de la différence, mais aussi par une ouverture de pluralité et aux divers discours. Le recours à la transdisciplinarité est nécessaire, dit l'auteur, pour donner à la clinique une ouverture aux fonctions que remplit l'écriture, « métaphore vive », selon Ricoeur, celle « d'un processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir de certaines fictions de redécrire la réalité ». Écriture aussi de ce livre, Janine Altounian parle de la fonction de l'écriture étayée sur le corporel qui ouvre entre l'écrivain et le lecteur un espace transférentiel où le sujet de l'écriture se transforme et transforme en favorisant sa perlaboration et une élaboration productrice de sens.

A cet impératif besoin de dire qu'éprouvent les patients traumatisés mais aussi de connaître leur histoire, Dori Laub précise qu'ils vont de redoublement en « répétition » du trauma référé à ces situations extrêmes où l'intensité du traumatisme peut rendre son inscription impossible avec l'impression qu'ainsi le trauma se répète. Emotion intense, larmes, référence sera donc faite à Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière qui comparent l'analyse à « ce moment où les larmes des choses de l'univers, et la certitude que l'âme de l'autre en est touchée peuvent, à partir de cette résonance, donner enfin relief à des représentations plates et figées ». Ainsi l'autre présent offre-t-il au sujet une mise en perspective, une mise en forme et une mise en sens des choses et chemin faisant, il le fait renaître à son humanité.

A partir de trois lieux distincts de travail, Vincent Rafis développe un projet psychanalytique, illustrant avec beaucoup de finesse et de sensibilité la mise en action de la condition humaine par l'émotionnel, la sensorialité et le pulsionnel avec en filigrane l'empathie et l'éthique. A partir de cas cliniques, l'auteur nomme et donne une visibilité à ces franges d'humanité dont les nombreuses formes de déni ont effacé les traces, il porte alors témoignage à la vie qui résiste.

Dans une succession de pères défaillants, **Elise et sa maman** ont une relation sur un mode d'adhésivité qui laisse entrevoir le bidimensionnel. Elles viennent révéler aux deux thérapeutes, leurs peurs nocturnes où des méchants surgiraient. L'enfant par des manifestations corporelles de repliement la nuit se love dans le corps maternel et la mère en séance, par une parole porteuse d'un imaginaire, celle d'un monde magique, recouvre d'un voile ses fantômes. Mais quelle parole ! Celle d'une mère qui annexe la psyché de l'enfant et vassalise son corps à n'être plus toutes les deux que le prolongement l'une de l'autre. Mère inscrite dans une filiation maternelle où sa propre mère par la maladie a eu son corps mutilé, un sein, puis l'autre. La présence dans les entretiens de deux thérapeutes homme et femme vont faire vivre le tiers dans une atmosphère qui aurait pu tendre au huis clos, mère venant seule sans son mari et sa fille. « Une paire de soignants ne l'effarouchant pas » dit-elle, il s'instaure alors des rencontres sur le mode régressif « bouche-sein ». La parole de la mère trouve un sein/soin sans se sentir engloutie dans la thérapeute, du fait de la présence d'un autre thérapeute, premier représentant des autres. S'opère alors des liens transférentiels étayés sur le corporel, le sensible, l'émotionnel, laissant advenir les pleurs de cette mère. A la mise en forme de ces éprouvés corporels douloureux suit leur mise en sens, faisant des traumatismes passés une histoire narrative dans le présent.

L'auteur poursuit avec l'histoire de l'accident **de Rémy**, sapeur-pompier, aux prises avec la défaillance de ses collègues l'ayant vu se brûler dans une fête sans intervenir suffisamment tôt. Trauma qui chez Rémy fait retour où lui-même sous

l'emprise de l'alcool avait très violemment agressé un homme, nécessitant une hospitalisation. Il se rend compte maintenant de sa froideur et de son manque d'empathie de l'époque et trouve qu'après avoir traversé une période de défiguration due aux brûlures, il est rendu maintenant à être plus humain. Or le psychologue pompier, Paul, qui mène l'entretien, reprend le récit de l'agression non pas comme une réalité mais comme une crainte que Rémy exprimerait de sa propre violence.

C'est à travers une histoire de corps, corps propre et corps des pompiers que l'auteur avance dans la notion de double corps, voire l'esprit de corps, ce double de lui-même. Dans cette articulation dynamique entre le collectif et l'individu, référence sera faite aux travaux de Pierre Bialès et de Nelly Lavillunier, c'est-à-dire à un idéal collectif humaniste, pénétré par la camaraderie et la solidarité, la devise des pompiers étant : « sauver ou périr ». En citant ces auteurs : « L'esprit de corps opère comme une sorte de milieu supraconducteur potentialisant le lien entre l'homme et le corps de l'institution avec son cadre solidement réglementé : il renforce le collectif et le désigne explicitement comme une ressource pour chacun ». Cette fusion du groupe peut amener des dénis même chez Paul en écoutant Rémy. A s'approcher trop près de la matrice, corps institution, c'est aussi accepter de voir que la solidarité a son envers, le monstrueux du fraternel, le fratricide.

Rémy a vécu enfant un abandon traumatique, celui d'un père alcoolique et violent le laissant avec ses frères à leur mère sans jamais les revoir ; répétition du trauma avec son propre fils qu'il voit de façon mesurée. V. Rafis convoque la notion de réduplication de Julia Kristeva, « état sans objet » ; pour Rémy sa profonde douleur liée à tous ses abandons devient une douleur bloquée faisant appel au même.

Nous pourrions convoquer ici l'originnaire de Piera Aulagnier, le concept de spécularisation, rebroussement de la pulsion qui se reflète sur elle-même, fantasme d'auto-engendrement qui fait de chaque être l'unique, absorption du monde et rejet du monde, lieu de la radicale altérité où l'*infans* est alors un exilé, source inaccessible mais néanmoins paradoxale, commune à tout être humain à condition qu'un porte-parole puisse y donner sens. Le corps-pompier, le double corps par la voix de Paul n'a pu remplir ce rôle.

L'acte de violence de Rémy n'ayant pas été entendu, Paul fut pris dans son contre-transfert, réceptacle des sensations brutes de Rémy, celles-ci n'ont pas pu être décondensées. Ces sensations sont alors vécues par Paul comme des morceaux de son soi, avec ses zones de refoulement, voire de déni venant relever que les phénomènes d'aveuglement peuvent être en chacun de nous. Voir le monstrueux en l'autre, n'avoir pu le ressentir en soi-même auquel s'ajoute l'incompréhension et la culpabilité, tous ces éléments vont figer la pensée. Ensuite Paul a pensé son propre trauma aidant ainsi Rémy à penser le sien lui permettant ainsi d'accéder aux pleurs. Les larmes donneront une forme au grand Autre. Pour Piera Aulagnier la mère est le premier représentant de l'Autre.

Ensuite vient, Diego qui souffre d'écarts invalidants entre la perception et la sensation car la vivacité de ses sensations a fini par s'émousser, allant jusqu'à ne plus percevoir la partie de son corps qui souffre. Pris dans les affres d'une rupture amoureuse, il plonge dans un état crépusculaire, un état psychotique. F. Davoine et J.-M. Gaudillière ont su rendre compte de cet état d'effroi, de panique, la peur terrible primaire dont la psychanalyse tente de chercher ces points de rupture d'un avant où fantasme et rêve avaient chacun leur place. Pour Diego, à la rupture amoureuse est venue s'ajouter celle d'une démission professionnelle révélant aussi l'antériorité d'un traumatisme, celui de l'enfance, dont un père absent pour de fréquents voyages et séjours auprès d'un gourou qui lui prodiguait un bataillon de femmes. Sa mère

l'ayant appris, voulut mettre son fils de son côté, cependant, fidèle à ses deux parents, il s'installa un pied sur chaque rive.

Mais de quoi le corps se souvient-il quand, dans la psyché, les affects et les représentations produisent l'insoutenable d'une douleur sans nom. Le psychotique ne peut pas utiliser le refoulement comme moyen de défense, mais le retranchement. Deux réalités internes et externes dont la plus insupportable se traduira par le déni de la réalité du monde. Que sont-elles ces traces de la partie déniée, rejetée ? Le corps est mutilé de l'existence de ces traces verbales fortement traumatisantes. La réalité est soustraite à la pensée jusqu'au moment où l'interprétation de l'analyste en séance s'accompagne malgré lui d'un geste qui mime la division ; réminiscence alors d'un geste que l'analyste spectateur/acteur, dans un passé lointain, assistant à une scène de théâtre et par le truchement de l'acteur *l'exécuteur 14*, coupe en deux un bébé. Séances après séances analysant et analyste se retrouvent « aux portes du jour et de la nuit » dans cette proximité qui développe l'intuition, voire le pathique le sens intime.

Christophe Dejours² développe le pathique en s'appuyant sur la conceptualisation de Maine de Biran qui fait l'hypothèse d'un deuxième corps, celui de la sexualité, d'un corps érotique qui se développe à partir du corps biologique. Ce corps érotique prend une forme essentielle dans laquelle le corps commence à s'éprouver soi-même, à se découvrir, à se connaître, à s'apercevoir même de sa sensation et à se transformer. Ainsi, l'expérience affective du corps, affectivité absolue de la vie s'éprouve en soi, se fait connaître par une émancipation du corps vécu à partir du corps biologique. L'autorévélation du corps à soi-même est fondamentalement passive, elle est donc donnée sur un mode pathique. Ce moment pathique se distingue du pourquoi de la perception, il est, en convoquant les sentiments primordiaux, celui du comment.

Diego s'approche de son moi animique et un travail sur la figurabilité peut alors commencer à partir de l'exploration des perceptions endopsychiques du rêve dans l'inconscient du patient et la tolérance régressive de l'analyste. L'auteur fait sien l'énoncé de F. Davoine « le miroir de l'inconscient thérapeutique est indispensable pour rendre en quelque sorte le patient à lui-même sans quoi, il vit à travers nos paroles et se perd... »

Puis vient Léa, qui, par la création de l'un de ses rêves tendus au miroir de l'analyste, souffre de sentiments de dépersonnalisation, monde flou, confus. Ses rencontres amoureuses se font avec des hommes brutaux, répétition de la maltraitance de son enfance. Elle fait partie d'une famille recomposée, rejetée hors de la fratrie, elle se défend de cette haine par un langage où elle expectore les mots remplis de souillure.

L'auteur parle de son malaise lorsqu'il la reçoit mais accompagne Léa dans la compréhension de son trauma négatif. Son grand-père maternel, ombre très menaçante, a tenté de la caresser lorsqu'elle dormait. Ses parents n'ont rien voulu entendre lui prêtant des intentions de folle. Néanmoins, ce grand-père inspirait une crainte partagée par tous ceux qu'il aimait. Cette figure de l'agresseur se poursuivra avec son frère aîné qui l'avait violée, mais comme toujours ses souvenirs sont flous. Quand les hommes sont malveillants à une échelle massive la représentation interne du relais de la satisfaction des besoins est détruite, faisant régresser le désir en besoin. Léa se noie dans un magma confus mettant à l'épreuve la représentation de son corps interne fragmenté par des conduites à risque. La peur de la perte du soi et

² Christophe Dejours, « Corps et psychanalyse », John Libbey Eurotext- L'information psychiatrique. 2009/3 volume 85 p. 227 à 234.

de l'objet engendre un état si catastrophique que l'introjection défensive du persécuteur comme objet interne maléfisant, inflige à la victime l'intrusion d'une image de soi dégradée et condamnée à mort. Ce système défensif apparaît comme un recours vital.

Cette faillite précoce de l'autre empathique demande pour l'analyste d'aider la patiente à affronter la destruction et la terreur dont elle avait été captive. Entendre sa rage, être anéanti, n'être rien, peut parfois destituer l'analyste de sa place d'altérité, l'analyste lui exprimera alors que de n'être rien le touche et même le blesse. Léa pleure et sort de son enfer glacé, un lien s'est rétabli car un objet interne et externe est restitué dans la relation dialogique. A partir du récit effroyable d'un rêve de Léa sur « l'entreprise familiale » avec des images d'enfants salis et dégradés, l'auteur se trouve dans la sidération, il le manifeste par un soupir très profond. Il en suit que le cadre est bousculé du divan au face à face, ce qui permet à Léa de dire, je vous remercie d'y croire. Dans ce corps à corps, le transfert/contre-transfert donne un lieu à l'expression de l'insoutenable qui permet à Léa de ne plus subir sa vie.

L'auteur fait aussi référence à une autre patiente **Anaïs**, objet d'une mère gravement maltraitante, n'ayant pas cessé de l'adorer et de la haïr en même temps. Anaïs a dû recréer un lien avec sa mère en l'humanisant tout en protestant contre la déshumanisation qu'elle subissait de sa part. Elle a mis en place un scénario persécutif de la mère à son égard, aux fins de recréer un autre empathique ; pour Dori Laub, condamner son agresseur vous laisse totalement seul.

Pour l'auteur, récupérer d'un trauma nécessite apparemment de vivre une expérience, qui n'est pas si différente de celle qui fut vécue à l'origine dans les bras d'un parent où prennent forme les premières constructions partagées. Il ajoute que l'enfant dans les bras de sa mère ne peut demander si sa mère le croit. Or, dit l'auteur, l'enjeu réside dans le fait de partager de telles expériences, de les construire et de les reconstruire d'une manière qui mobilise et restaure le processus de construction lui-même, jusqu'à l'instauration d'un récit qui intègre l'expérience traumatique de la manière la plus profonde et unificatrice possible.

Comme l'écrit Jean-François Chiantaretto³ « pouvoir dire le vrai et le faux, le langage doit être fondé sur des bases relationnelles fiables, non mensongères, l'infans doit pouvoir prendre confiance dans le langage pour le représenter, ce qui suppose qu'il ait pu s'éprouver et se voir dans la psyché parlante de la mère, dans l'accordage affectif avec la mère. Ce façonnage langagier par la mère permet – ou non – d'investir le langage comme venant prouver à l'infans qu'il est "non coupable de mensonge" pour pouvoir penser et parler ». Dans la psychose, il s'agit souvent de reposer au patient des identifications qui soient communes à tous. Pour se faire, il faut que le patient puisse s'y raccrocher et lui soit alors garanti, selon Piera Aulagnier⁴, « la présomption d'innocence ». « La présomption d'innocence est la première tâche qui incombe au thérapeute de la psychose. Il s'agit que ce que l'on pense, ce que l'on perçoit, ce que l'on voit, ce qu'on éprouve soit accepté comme allant de soi, sans mise en doute par le ou les locuteurs ».

Le trauma est donc au cœur même de l'altérité, voire des altérités irréductibles avec pour premier horizon, le fantôme qui s'impose par le déjà-là. Créer ce déjà-là du monde est la tâche qui incombe à chacun dès sa naissance entre le subjectif et la réalité perçue dont un interprétant vient nommer une troisième zone, celle de l'expérience.

³ Jean-François Chiantaretto, « La parole du serpent et la question de la limite », in Coq Héron 2009/1(N°96).

⁴ Piera Aulagnier, *Les destins du plaisir, aliénation-amour-passion*, Presses universitaires, 1979.

Hantée, ainsi commence le livre et c'est ainsi que je conclurai en rendant aussi hommage à Amalia Rama pour ses peintures qui l'accompagnent. Ces peintures de fantômes deviennent pas à pas le témoignage des vies psychiques dont les modalités de la symbolisation s'élaborent entre générations, entre l'histoire singulière et la grande Histoire. Le travail du fantôme dans l'inconscient⁵, comme le travail psychique du sujet sur le secret invouable d'un autre qu'il soit ascendant mais aussi autre objet d'amour vient dire que les fantômes psychiques peuplent nos vies. Ils peuvent émerger dans la séance et se représenter lors d'un regard dur, « d'une voix qui sort des tréfonds et gémit atrocement » ramenant chez l'analyste une histoire ancienne, familiale d'où surgit la profonde douleur éprouvée dans l'enfance qui se doit d'être accueillie pour vivre enfin sa propre vie. Si l'éthique, c'est la séparation, elle se bâtit d'abord sur la confiance. Merci à Vincent Rafis d'avoir éclairé ces strates profondes de la psyché par la clinique du trauma à travers les fantômes.

Paris le 9 mars 2020

⁵ Référence aux travaux de Nicolas Abraham et Maria Torok